

plafonds s'effondraient, les marches disjointes des escaliers criaient tristement sous les pieds, et le jardin n'était guère qu'un fouillis inextricable de joubarbes, d'orties et de chardons, dominé par quelques arbres fruitiers de mine fort chétive. A tout prendre cependant, cette bicoque délabrée, ces terrains incultes pouvaient équivaloir au montant de la somme qui m'était due, et cela me suffisait, d'autant plus qu'avec un débiteur de l'espèce du seigneur Peralta il ne fallait pas se montrer trop exigeant.

Après avoir visité le rez-de-chaussée et le jardin, nous montâmes au premier étage. La pièce où nous entrâmes semblait être le salon, et n'avait pas été ouverte depuis longues années, à en juger par l'odeur de moisissure qui s'en exhalait. Nous nous hâtâmes de faire pénétrer l'air et la lumière dans cette salle désolée, que des volets massifs et fermés tenaient dans une obscurité complète. De longues toiles d'araignées pendaient au plafond, aussi nombreuses et aussi serrées que les mousses desséchées qui flottent aux branches des cèdres de Chapultepec. Les armoires que nous visitâmes étaient complètement vides; une seule contenait un gros volume à reliure antique et poudreuse, que le licencié prit sous son manteau après l'avoir rapidement examiné. Notre inspection était terminée. Appelez des témoins, dit don Tadeo à Pepito, que nous avions érigé, dans cette occasion solennelle, en maître des cérémonies. Le *lépero*, majestueusement drapé dans sa *manga* bleue, s'avança aussitôt vers la croisée, et fit une allocution aussi courte que digne aux spectateurs en haillons réunis sous les fenêtres. L'éloquence de Pepito réussit au-delà de notre attente, et en peu d'instants la cour se trouva remplie d'un nombre de témoins fort supérieur à celui qu'exige la loi. Jamais je n'avais vu si riche collection de figures patibulaires. Nous descendîmes, précédés de Pepito, dans la cour, et de là, suivis des témoins, nous passâmes dans le jardin.—Seigneurs cavaliers, s'écria Pepito d'une voix retentissante, vous êtes témoins qu'au nom de la loi le seigneur ici présent,—et Pepito me désigna,—prend régulièrement possession de cet immeuble. *Dios y Libertad*.—Don Tadeo s'avança à son tour. Sur son invitation, j'arrachai une poignée d'herbes que je jetai par-dessus ma tête, puis je lançai une pierre par-dessus le mur du jardin; c'était faire acte de propriété aux termes de la loi mexicaine. Un hurra général s'échappa aussitôt de la bouche des témoins. Il ne me restait plus qu'à remplir la dernière formalité imposée par l'usage, c'est-à-dire à faire acte de munificence envers les drôles qui étaient accourus de tous les coins du village pour me souhaiter la bienvenue. J'en fus quitte pour quelques piastres, que les témoins, conduits par Pepito, allèrent dépenser au cabaret voisin.

—Eh bien ! me dit le licencié quand nous fûmes seuls, vous voilà enfin rentré dans votre créance. Que pensez-vous de mon procédé pour faire rendre gorge aux débiteurs récalcitrants.

—Je pense, don Tadeo, que vous jouez là un jeu bien dangereux, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de renoncer le plus tôt possible à cette vie de redresseur de torts, où il me

semble que la somme des pertes doit finir tôt ou tard par excéder celle des profits.

—Vous voyez cependant que j'ai assez de bonheur dans mes entreprises. Quoi qu'il en soit, dans le cas où quelque estocade viendrait prématurément y mettre obstacle, je veux que vous gardiez un souvenir de moi. Voici un livre qui n'a pas été compris dans l'inventaire de cette maison. L'ouvrage est ancien, et il a son prix.

—Je vous rends grâce, dis-je au licencié, en prenant le poudreux volume; mieux que ce livre, le récit que j'ai entendu sur l'*azotea* de la maison du *Callejon del Arco* vous rappellera à ma mémoire. On n'oublie pas si aisément de pareilles confidences, et c'est une bonne fortune assez rare que de rencontrer un roman tel que le vôtre à la place d'une consultation.

L'heure de retourner à Mexico était venue. Sans attendre Pepito, dont la journée allait probablement s'achever au cabaret, nous poussâmes nos chevaux à travers la campagne. La chaleur était encore plus étouffante qu'au départ. Nous arrivâmes bientôt en vue des collines que Pepito avait désignées au licencié. La troupe des vautours qui planaient sur les rochers semblait s'être grossie, et une odeur fétide arrivait jusqu'à nous avec des tourbillons de poussière chassés par le vent. Le licencié arrêta brusquement son cheval.

—Si vous étiez curieux de lire jusqu'à la dernière page le roman dont vous parliez tout-à-l'heure, me dit-il, je vous proposerais d'aller jusqu'à ces collines; mais vous avez, je le crains, des nerfs un peu susceptibles.

—Et quel spectacle nous attend donc sur ces rochers?

—Il y a là un cadavre, et vous voyez qu'en ce moment même les vautours en font curée. Un des trois misérables que j'avais chargés de poursuivre votre débiteur a payé pour tous les autres. Dieu est juste. L'homme qui a tombé sous le poignard de Peralta est l'assassin du *Paseo* de Bucareli. Le roman est bien complet, qu'en dites-vous?

—Assurément, et la vue du cadavre que dévorent ces vautours n'ajouterait rien à l'impression que me laisse votre récit.

—Allons, je vois qu'il faut ménager vos nerfs, répondit le licencié en piquant des deux son cheval. Retournons à Mexico.

Nous nous séparâmes sur la *Plaza Mayor* en nous promettant de nous revoir; mais le sort en disposa autrement, et, peu de semaines après mon installation dans la maison cédée par Peralta, je dus quitter Mexico, pour commencer, à travers les villes et les déserts, la longue excursion dont j'ai raconté quelques épisodes. A mon retour à Mexico, le tripot du *Callejon* était fermé, et l'écrivain Tio Lucas, à qui je demandai des nouvelles du licencié, m'apprit qu'il était retourné en Espagne. Depuis cette époque, j'ai fait de vains efforts pour recueillir de nouveaux renseignements sur don Tadeo, et le dernier souvenir qui me soit resté de cet homme singulier est le manuscrit de Alonso Urbano, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

GABRIEL FERRY.